



Julien Green, mon voisin

PAR SOPHIE LANNES

C'était en 1982. Julien Green venait de changer d'éditeur et les Éditions du Seuil souhaitaient marquer le début de cette collaboration en obtenant de leur nouvel auteur qu'il accorde un entretien à la presse, ce qu'à ma connaissance il n'avait jamais fait. Et c'est à moi qui était en charge des entretiens de *L'Express* que cette proposition a été faite : Julien Green avait demandé à s'entretenir avec une femme... Et refusé que quiconque d'autre du service littéraire participe à l'entretien. Mais avant de dire tout à fait oui, il avait souhaité me connaître. J'habitais à cent mètres de chez lui et par une belle soirée de mai je suis partie, le cœur battant, le rencontrer. Je n'oublierai jamais l'image de Julien Green, cet homme superbe, élégant, très droit, qui m'est apparu entre deux longues rangées de bibliothèques entièrement remplies de livres reliés. Avant de m'asseoir dans son salon, je lui ai dit : « Écoutez, Monsieur, il vaut mieux que je vous le dise tout de suite. J'ai un trac épouvantable... » Alors, il m'a pris les mains et il m'a répondu : « Moi aussi. »

Nous avons, après ce préambule, pris rendez-vous pour l'entretien qu'il redoutait. Non qu'il ait craint de se livrer : son Journal et son Autobiographie témoignent du contraire. Mais parce que Julien Green était timide : « Lorsque je parle, disait-il, j'ai souvent l'impression que les mots me sont contraires ». Et puis ajoutait-il en riant « j'ai l'esprit de l'escalier ! » Et de me citer les circonstances où face à Gide, à Mauriac, à Lyautey ou à des camarades d'université, il s'était trouvé à court de répartie.

Il a consacré dans son Journal, à la date du 24 mai 1982, quelques lignes à cet entretien où il disait avoir parlé au hasard, tourmenté, ce qui n'était pas mon impression car il avait écrit aussi que je donnerais, comme titre à cet entretien, *À la découverte de la joie*, ce dont je ne me souviens pas. Il est paru, en fait, avec le titre que Julien Green m'avait inspiré ce jour-là : *La passion du bonheur*.

Car c'est là la grande surprise de ma rencontre avec Julien Green. Je ne le connaissais qu'à travers ses romans, si sombres, si violents, à travers ses personnages en proie à des passions extrêmes, hantés par de sourdes obsessions, au bord parfois de la folie. Je savais aussi les doutes, les conflits, les angoisses qu'il avait vécus. Mais peut-être, en 1982, le romancier, le dramaturge étaient-ils moins présents chez Julien Green que le mémorialiste. Et si j'ai choisi ce titre, c'est que le Julien Green que j'ai connu m'a paru avoir profondément le goût du bonheur, une aptitude inépuisable à l'émerveillement quand il lui était donné d'entrevoir la splendeur du monde. « J'ai toujours été heureux d'être en vie », me disait-il. Infatigable voyageur, il avait un appétit de découverte et dans sa façon de goûter ce que pouvait lui apporter la vue d'un arbre, d'un paysage, d'un lieu ou d'une œuvre d'art, il éprouvait une joie toujours renouvelée. On sentait aussi, dans l'absolue sincérité de ses émotions, une sorte de candeur qui m'ont fait comprendre l'enfant qu'il avait été. Car, m'avait-il dit, « à cinq ans, je vivais dans un sentiment de perpétuel bonheur. Le bonheur, je l'ai retrouvé et abondamment, mais celui-là, non : un paradis s'était fermé ».

Son ami de toujours, Robert de Saint-Jean, a d'ailleurs écrit : « Croire que l'auteur de *Minuit* n'aime pas le bonheur constitue une erreur de fait ; la tristesse paraît suspecte à cet explorateur de l'angoisse. » Et Paul Morand disait à Green avec drôlerie : « Vous restez jeune car vous vous débarrassez de vos rides sur vos personnages ».

L'image qui me reste de Julien Green est celle d'un homme dont les yeux s'amusaient, parfois non sans malice mais toujours sans méchanceté, lorsqu'il avait percé les travers et la vanité de l'un ou de l'autre. : « Je ne me moque pas des gens mais tout peut me faire rire, les situations, les comportements, surtout quand les gens ont à cœur d'avoir un " personnage " : ça me paraît très drôle, surtout chez les

écrivains ! Oui, j'aime beaucoup rire. On me dit toujours : « Oh, Julien, tu n'es pas sérieux ! » C'est ainsi que Julien Green avait répondu, lors de notre premier entretien, quand je lui avais dit qu'on le représentait toujours comme un romancier noir... Ajoutant, pour mon grand étonnement : « Mais il y a un côté comique dans mes romans que personne ne voit jamais ! »

Julien Green avait voulu être peintre, il avait même commencé à travailler à La grande Chaumière, mais la vue d'un portrait de Mme Matisse, au visage vert et au nez tordu, l'avait découragé : il n'aurait jamais pu peindre comme ça. Mais il avait toujours dessiné, excellant dans la caricature. Il illustrait parfois les pages de ses manuscrits des personnages de ses romans. Et le trait vif, qu'il soit tracé, écrit ou parlé, faisait de lui un merveilleux portraitiste. « Si vous aviez été peintre lui disait d'ailleurs Gide, un jour où ils se trouvaient au Louvre ensemble en 1933, vous auriez fait des portraits. » Celui de Cocteau : « Avec Cocteau, le rideau était toujours levé. Ses comparaisons délicieuses vous laissaient muet. Il penchait alors légèrement la tête sur le côté, comme s'il attendait une réponse qui ne venait pas. En effet, qu'aurait-on pu répondre ? Tout ce dont votre esprit était capable, c'était d'espérer qu'il allait continuer... » Ou de Mauriac, avec lequel d'ailleurs il riait beaucoup : « Il voulait la gloire et toutes les marques, les distinctions qu'elle peut apporter, tout le fourmissement de la gloire, mais l'ayant obtenu, il le méprisait. » Ou de Gide, « qui avait figolé son rôle au point d'avoir un personnage pour chacun », de Claudel, « Il était le pilier de Notre-Dame », de Montherlant « humain sous son armure », de Maritain « un homme charmant quoique très emporté et toujours prêt à se mettre en colère » ou de tant d'autres. Ses longues visites au Louvre, dans sa jeunesse, lui avaient appris à regarder. À regarder, aussi, au-delà des apparences et s'il n'a pas peint, il a fait de superbes photographies... en noir et blanc, comme il se doit. « Il n'y a pas de couleurs dans mes livres, disait-il, il n'y a que du blanc et du noir, des effets de lumière et d'ombre mais ce sont les livres d'un homme qui voudrait savoir dessiner avec force... »

J'ai voulu commencer cet exposé par des images qui peuvent surprendre ceux qui ne connaissent que son œuvre. Mais si, au cours d'autres entretiens ou de visites que je lui ai rendues, nous n'avons jamais perdu une occasion de rire, nous avons

bien entendu abordé d'autres thèmes dont je vais maintenant vous parler : la création littéraire, la musique, les rencontres qui ont marqué sa vie. On n'imagine pas à quel point il était facile de parler avec lui, le charme de sa voix, la simplicité de ses propos. Aucune pose chez lui. Il fallait l'entendre raconter le jour de sa réception à l'Académie française et la séance d'habillage de trois-quarts d'heure où le tailleur l'avait harnaché, caparaçonné, comme on le fait pour un toréador ! S'il fuyait les mondanités, il était très accueillant et recevait beaucoup de jeunes qui venaient lui confier leurs soucis, leurs inquiétudes, leurs ambitions, leurs problèmes : « J'ai envie de leur dire, vous savez, la vie n'en résoudra aucun ! » Mais c'est une façon de se libérer que d'en parler à quelqu'un qui écoute... Julien Green, qui disait ne pas pouvoir tuer en lui la simple joie de vivre, ne comprenait pas que les jeunes s'adonnent à la drogue. Il ne les jugeait pas, il ne les comprenait pas. Pourquoi la drogue ? « La jeunesse a en elle une force à renverser tous les obstacles. Apparemment ce que lui a donné la nature ne lui suffit plus. Il lui faut cette autre chose qu'elle croit une évasion et qui ressemble à un suicide... Nous nous trouvons aujourd'hui devant des jeunes qui s'ennuient parce qu'on ne leur a pas appris à réfléchir. Il y a un vide en eux qu'ils n'arrivent pas à combler : tout ce que la culture vous donnait et qui rendait la vie si intéressante... »

Quant à la question de la création littéraire, il reconnaissait qu'elle restait pour lui un profond mystère. « Une partie de moi-même m'échappe quand j'écris. » Il se méfiait de la psychanalyse parce qu'elle aurait totalement détruit en lui l'instinct créateur : « Freud prend une montre, il la démonte complètement pour la reconstituer. Mais moi, ça ne m'intéresse pas. Il ne faut pas m'expliquer comment j'écris mes romans et pourquoi parce qu'à ce moment-là l'imagination est paralysée. Il ne faut pas que je voie trop clair. Il ne faut pas que je voie clair du tout ! » Pour d'autres raisons, il avait hésité très longtemps, comme Conrad d'ailleurs, à lire Dostoïevski. Sachant quel écrivain il devait être, il était sûr qu'il l'aurait empêché d'écrire. « Si j'avais connu Dostoïevski quand j'étais très jeune, il aurait eu sur moi une influence déterminante et écrasante. Peut-être même annihilante... » Il a donc attendu d'avoir cinquante ans pour acheter *Crime et châtiment*, qu'il a lu dans un état d'émotion si violente que par moments il ne pouvait plus rester assis. Cela se passait au bord du Wolfgangsee, à Sankt Gilgen, où était née la mère de Mozart. Il ne sait pas combien d'heures il y est resté là sans

pouvoir s'arracher à cette lecture. « Il demeure pour moi le grand romancier universel. Je n'en vois pas de plus grand. »

Quand Julien Green commence à écrire un roman, il n'a aucune idée de ce qu'il sera. Il répond seulement à un désir impérieux d'écrire. « Il faut que je voie quelqu'un. Et c'est Adrienne Mesurat. Que fait-elle ? Elle regarde des photographies. Et arrive ce moment où se produit un phénomène inexplicable : j'entre en rapport avec quelque chose qui est en moi, mais que je ne connais pas et qui me suggère ce que je dois écrire. Je ne sais pas ce qui va lui arriver. Je ne savais absolument pas qu'elle allait devenir folle. Je peux dire que ça a été pour moi la grosse surprise du roman. Je ne peux travailler qu'avec de l'imprévu. Je suis le spectateur de ce que j'écris. Le vrai travail se fait la nuit et quand je me remets à ma table, je repars de la dernière phrase de la veille. Je ne saurai jamais quel est cet "Autre" qui écrit mes romans. »

Quelqu'un avait très tôt compris, en lecteur enthousiaste de ses trois premiers romans, le caractère onirique très particulier de l'inspiration de Julien Green : ce quelqu'un, c'est Louis Jovet. Dès 1929, il lui avait écrit et l'avait invité à venir le voir dans *Amphytrion* 38 de Giraudoux. Julien Green raconte qu'il l'avait reçu à l'entracte, habillé à l'antique, assis sur le trône de Jupiter, pour le persuader d'écrire pour le théâtre. « Il m'a posé des questions comme un médecin à un malade : – Est-ce que vous allez souvent au théâtre ? – Non, pas très souvent. – Vous avez tort, vous devriez ; ça a commencé comme ça. Ensuite, il m'a dit : Avez-vous jamais songé au théâtre ? – Certainement pas ! – Mais vous devriez ! – Pourquoi ? – Parce que les dialogues de vos romans sont des dialogues d'homme de théâtre. Vous êtes un homme de théâtre. » Le temps passait, Jovet téléphonait. La guerre est arrivée. Retour de Jovet. Et de nouveau, coup de téléphone : « Cher Monsieur, avez-vous réfléchi à notre conversation ? » Six ans après ! Je lui ai répondu que le théâtre me paraissait très difficile. – Vous avez tort, vous devriez venir me voir. Il m'a reçu dans sa loge, assis sur le canapé de velours rouge sur lequel il devait mourir et m'a posé des questions très précises sur *Moïra*. – Le dialogue est un dialogue de théâtre, continuellement. Vous en rendez-vous compte ? – Non. Vous me l'apprenez. – Il faut essayer de faire une pièce. Rentrez chez vous et écrivez n'importe quoi. Ce qui me paraissait absurde et en même temps amusant. » C'est ainsi, en écrivant n'importe quoi selon la méthode de

Jouvet, qui téléphonait deux à trois fois par semaine pour l'encourager à continuer, que Julien Green a écrit sa première pièce, *Sud*, représentée en 1953 à l'Athénée, dans le théâtre de Jouvet, qui était mort deux ans avant... « Depuis, disait Julien Green, je pense souvent à nos conversations précises et ahurissantes si on les avait écoutées. Et à son conseil : de ce n'importe quoi il sortira quelque chose. Qu'est-ce que ça veut dire ? Qu'en écrivant à partir de n'importe quoi, on entre en rapport avec une partie de soi-même qui se sert de la main de l'écrivain comme de celle d'un automate ? »

La musique était pour Julien Green un autre mystère. Et un autre besoin. Il en écoutait tous les soirs, comme la récompense de la journée. J'avais plaisir à lui apporter des disques pour lui faire connaître des interprètes que j'aimais car il n'allait plus au concert. Et, quand il les avait écoutés, il m'en remerciait toujours par un petit mot de commentaire de sa main. Personne ne parlait de la musique comme Julien Green parce qu'il savait qu'on ne peut pas en parler, la traduire en mots. On ne peut que la laisser nous parler et à chacun de nous différemment. « Nous entendons la même œuvre, nous n'entendons pas la même musique, car l'émotion qu'elle suscite nous atteint d'une façon personnelle, individuelle. Ce que j'entends, moi, est écrit pour moi tout seul et ce que vous entendez, vous, n'est écrit que pour vous. C'est en cela que la musique est le vrai langage universel, alors qu'il est si difficile de faire passer sa pensée à travers des paroles, tout simplement parce que les mots manquent. Il y a d'ailleurs des choses que l'on ne peut exprimer : l'essentiel est indicible. » La musique était pour lui la grande voix souveraine qui parle pour nous tous, et quand on lui demandait : « Mais cette voix, d'où vient elle ? », il répondait en croyant : « Je crois que l'inspiration musicale est d'essence divine. » Curieusement, c'est aussi la réponse que m'a faite le pianiste Murray Perahia. De même que Julien Green savait regarder, il savait écouter, non pas en critique préoccupé de se mettre en avant, mais en ouvrant son âme pour se laisser pénétrer par la musique. Et c'est ainsi qu'il percevait dans presque tout ce qu'il entendait une question et une réponse : « Il faut écouter très attentivement parce que c'est un jeu très subtil, mais si vous écoutez une phrase musicale d'une trentaine de notes, vous entendez ensuite une réponse qui vient. Quelqu'un pose une question et quelqu'un répond. Et cela continue. Parfois question et réponse se

mêlent. Puis il y a rupture et vient une autre question ou la même sous une forme plus ou moins modifiée. Je crois qu'à l'intérieur de la musique, il y a une sorte de dialogue. Je songe, entre autres, aux dernières sonates de Schubert, de Beethoven, aux Etudes symphoniques de Schumann, au quintette en fa mineur de Brahms, aux derniers quintettes à cordes de Mozart. » Schumann était, à l'époque, très proche de son cœur : « Quand on entend Schumann, on entend les battements du cœur humain, c'est son don particulier. Il réveille toute la tendresse qui est en nous. Mais l'un des plus grands parmi les grands, c'est Brahms. Il a tout dit. Là aussi, c'est le cœur qui est atteint. De façon tellement intime qu'il y a presque effraction de l'être. Comment savait-il que j'éprouve exactement ce qu'il dit ? Mon Brahms ! s'exclamait-il. » Il aimait Schubert, « celui de la hantise grandiose de la mort », trouvait troubles, étranges certaines musiques de Tchaïkovski, évoquait leur sensualité, leur pouvoir : celle du "Lac des Cygnes", disait-il, avait détourné du sacerdoce un jeune homme. Chopin avait accompagné son enfance, il admirait la beauté de ses œuvres, mais le considérait comme un passionné sec... « Il met en branle quelque chose dans le système nerveux mais pas dans le cœur. La tendresse n'est pas non plus fréquente chez Beethoven. Avec lui, c'est l'humanité qui hurle sa colère devant l'injustice. Il est parmi les plus grands. Après ses dernières sonates il n'y a plus rien à dire, rien à ajouter. » Mais, bien loin du romantisme, un compositeur lui apparaissait d'une grandeur souveraine : Stravinsky, qui, ayant vu *Sud*, avait immédiatement pensé en faire un opéra... « J'aurais dû insister, j'avais une telle admiration pour lui. Il représentait pour moi un éclatement de la musique, la force et la joie de la création. Je ne vois pas la tristesse chez lui, mais j'y vois l'humour. Et ce qu'il a à dire est tellement nouveau. Dans *Le Sacre*, il a réussi à atteindre l'impossible. Oui, j'ai un regret profond de ne l'avoir pas connu... »

Je m'étais étonné à la fin de cet entretien, qu'il n'ait pas parlé de Bach. À quoi il m'avait répondu : « Il communique la foi comme Rembrandt peut la donner. Il y a d'ailleurs dans mon esprit des rapports entre eux, jusque dans leur mentalité. Ce que dit Bach est indiscutable. En cela, il est le seul. Il y a Bach et puis il y a toute la musique. »

Nous partagions l'amour de la musique, mais aussi celui de l'Italie que ce grand voyageur parcourait à ce moment-là sur les traces de Saint François

d'Assise. Nous parlions d'Orvieto, d'Assise, de La Verne, où il avait reçu les stigmates, de Rieti. Il était allé en Italie pour la première fois en 1917 quand il s'était engagé comme ambulancier dans les troupes américaines et avait été envoyé en Vénétie. Découvrir Venise à dix-sept ans avait été pour lui s'éveiller à une vie nouvelle. « Je ne peux que reconnaître ma dette envers l'Italie pour l'un des moments les plus extraordinaires que j'ai jamais vécus. » Seule l'Italie lui a donné une certaine impression de bonheur terrestre qui dépassait tout ce qu'on peut attendre ici-bas alors que la Grèce, qu'il n'a découverte qu'en 1976, n'avait aucun rapport avec la Grèce idéale qu'il portait en lui à vingt ans. « Elle m'a déçue, oui, avouait-il. Et ce que j'ai aimé, c'est la Turquie ! »

La porte du paradis qui ne la cherche ? Tel est le titre du dernier entretien que j'ai fait avec Julien Green. Il y parlait de certaines rencontres qui avaient marqué sa vie. Et d'abord de l'astrophysicien, André George. Quand il avait quatre ou cinq ans, Julien Green, en regardant un ciel étoilé, avait fait une expérience mystique qui l'avait profondément marqué. « Cette émotion-là m'a donné au fond tout ce que j'avais à recevoir. C'est-à-dire la certitude qu'il y avait quelqu'un et qu'il y avait l'amour. Quelque chose comme une force d'amour qui descendait sur moi et en moi. Je ne pouvais établir à cet âge-là de rapport entre cette présence et l'idée de Dieu. Ce n'est que plus tard, à la réflexion, que j'ai compris que c'était Dieu qui parlait. » Julien Green a continué à regarder le ciel. « L'astronomie a une énorme influence sur moi, une influence d'ordre intérieur. Et André George m'a beaucoup apporté. J'avais conscience de lui poser des questions d'enfant. – Tout part de questions d'enfant, me répondait-il. – Mais où l'univers s'arrête-t-il ? Qu'y a-t-il après ? – Après, c'est le néant. – Mais le néant n'existe pas ! – Et il a eu cette réponse, la seule possible : ça, c'est le secret de Dieu... » Et Julien Green concluait : « Au fond, on ne comprend rien à ce qu'on nous donne à croire. La révolte contre la religion est une révolte de la suffisance humaine qui se croit, au nom de l'intelligence, supérieure à tous les mystères », considérant comme un grand progrès que certains scientifiques aient fini par admettre l'existence de l'inconnaissable.

Les longues relations que Julien Green a entretenues avec Jacques Maritain sont bien connues et leur correspondance a été publiée. L'évoquer a été pour moi l'occasion d'entendre Julien Green m'expliquer que les discussions théologiques le dépassaient et ne l'intéressaient pas du tout. « La théologie reste pour moi en grande partie incompréhensible. Les problèmes théologiques me sont aussi fermés que les mathématiques ou la physique. Saint François ne voulait pour sa règle que trois ou quatre versets de l'Évangile : la simplicité franciscaine m'attire énormément. Nous nous rencontrions, Maritain et moi, sur le plan des écrivains mystiques. Car, pour moi, la vérité se trouvait chez eux et non chez les théologiens. J'aimais aussi sa langue d'une beauté et d'une simplicité admirable. Et il avait cette politesse qui est une forme de charité : lorsque je ne comprenais pas, il reprenait l'explication d'une autre façon jusqu'à ce que ce soit clair pour moi et j'étais heureux de partager quelque chose avec lui. »

Ce souci de Maritain de se faire comprendre avait été pour Julien Green l'occasion de stigmatiser chez les auteurs français contemporains et les intellectuels en général l'horreur de la simplicité. La faute en incombant, selon lui, à Proust : « Dès les années 23-25 on s'est mis à parler comme Proust, tout un milieu mondain proustifiait à longueur de journée. Quand c'était trop simple, on expliquait l'explication. C'était insensé. J'admirais naturellement les intuitions psychologiques de Proust mais je regrettais qu'il ne soit pas plus direct et le monde qu'il décrivait ne m'intéressait pas beaucoup. Quel monde assommant ! Chez Henry James il y a aussi la complication, une finesse d'analyse extrêmement poussée au point d'être affolante comme dans *Ce que savait Maisie* mais le langage est d'une simplicité admirable. Je ne peux pas croire que Proust n'ait pas connu cette littérature-là. Je suis persuadé qu'il devait beaucoup à James. »

Curieusement, si l'aristocratie d'*À la recherche du temps perdu* l'assommait, celle de Saint-Simon ravissait Julien Green parce qu'elle était authentique, que Saint-Simon la voyait vivre sous ses yeux. « Les lits de mort de Saint-Simon, c'est splendide, s'écriait-il. Le détail qui va jusqu'à l'atroce et en même temps cette magnificence ! Sous sa plume, le banal devient inoubliable. Il est pour moi l'un des très grands noms de la littérature française. J'aime aller dans le couloir prendre un livre dans la bibliothèque et le feuilleter au hasard. Lorsque c'est Saint-Simon, il faut que je m'assoie car on ne peut pas le quitter. » Prendre ainsi un livre au

hasard, roman, histoire ou poésie, c'est la récompense de l'âge. Je n'ai plus d'examens à passer, plus de bachot — cette horreur ! — à préparer. Mon éducation, si elle n'est pas faite, ne le sera jamais ! »

Les mots sont parfois trop limités, trop définis pour exprimer ce que l'on souhaite communiquer. Ces souvenirs que j'ai tenté de rassembler j'espère seulement qu'ils auront permis d'éclairer certains aspects de la personnalité si merveilleusement attachante de Julien Green dans son extraordinaire simplicité. J'espère, dix ans après sa mort, vous l'avoir rendu vivant. Encore vivant dans ce salon de la rue Vaneau, feutré, paisible et lumineux, qui, pour moi, je ne sais pourquoi, évoquait le Sud d'avant la guerre de Sécession alors qu'il y avait au mur un grand tableau représentant le Duomo de Milan. Peut-être parce que n'y entrait pas le soleil que Julien Green trouvait triste et n'aimait pas, mais qu'y pénétrait la lumière.

Copyright © 2008 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à reproduire :

Sophie Lannes, *Julien Green, mon voisin*. Séance publique du 16 février 2008 : Profils de Julien Green [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2008. Disponible sur : <<http://www.arllfb.be/ebibliotheque/seancespubliques/160208/3lannes.pdf>>